

HEINRICH HEINE SÄKULARAUSGABE

Im Plan der Ausgabe ist folgende
Bandaufteilung vorgesehen:

ABTEILUNG I

- 1 Gedichte I
- 2 Gedichte II
- 3 Gedichte III
- 4 Frühe Prosa
- 5 Reisebilder I
- 6 Reisebilder II
- 7 Über Frankreich
- 8 Über Deutschland.
Kunst und Philosophie
- 9 Prosa
- 10 Pariser Berichte
- 11 Lutezia
- 12 Späte Prosa

ABTEILUNG II

- 13 Poèmes et légendes
- 14 Tableaux de voyage I
- 15 Tableaux de voyage II
Italie
- 16 De l'Allemagne I
- 17 De l'Allemagne II
- 18 De la France
- 19 Lutèce

ABTEILUNG III

- 20—23 Briefe
- 24—27 Briefe an Heine

ABTEILUNG IV

- 28—29 Lebenszeugnisse
- 30 Gesamtregister

HEINES WERKE
SÄKULARAUSGABE · BAND 15

HEINRICH HEINE

SÄKULARAUSGABE

WERKE · BRIEFWECHSEL

LEBENSZEUGNISSE

Herausgegeben
von
den Nationalen Forschungs- und Gedenkstätten
der klassischen deutschen Literatur in Weimar
und dem
Centre National de la Recherche
Scientifique in Paris

HEINRICH HEINE

BAND 15

TABLEAUX DE VOYAGE II
ITALIE

Bearbeiter
René Anglade

AKADEMIE-VERLAG · BERLIN
EDITIONS DU CNRS · PARIS

1979

Die Ausgabe stützt sich auf die Bestände der
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE · PARIS
(Cabinet des Manuscrits),
des
HEINRICH-HEINE-INSTITUTS · DÜSSELDORF
und der
NATIONALEN FORSCHUNGS- UND GEDENKSTÄTTEN
DER KLASSISCHEN DEUTSCHEN LITERATUR IN WEIMAR
(Goethe- und Schiller-Archiv)

Redaktor dieses Bandes
Paul Laveau

Erschienen im Akademie-Verlag, DDR - 108 Berlin, Leipziger Straße 3—4
Lektor: Eberhard Kerkow
© Akademie-Verlag, Berlin 1979
Lizenznummer: 202 · 100/255/79
Gesamtherstellung: VEB Druckhaus „Maxim Gorki“, 74 Altenburg
Bestellnummer: 753 356 8 (3057/15) · LSV 7100
Printed in GDR

INHALT

Tableaux de voyage II—Italie

Voyage de Munich à Gènes	11
Les bains de Lucques	64
La ville de Lucques	108
Les nuits florentines	147

ANHANG

Andere Übersetzungen

Le champ de bataille de Marengo in « Le Temps »	193
Les bains de Lucques in der « Revue des Deux Mondes »	201

TABLEAUX DE VOYAGE II
ITALIE

REISEBILDER

— TABLEAUX DE VOYAGE —

PAR

HENRI HEINE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ET ORNÉE
D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR H. HEINE

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

II



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1856

Les éditeurs défendent toute reproduction de cet ouvrage

Titelblatt des Druckes von « Reisebilder. Tableaux de voyage II »
aus dem Jahre 1856

VOYAGE DE MUNICH A GÊNES

I

Je suis l'homme le plus poli du monde. Je me vante de n'avoir jamais été grossier sur cette terre où se trouvent tant d'impertinents insupportables qui s'accrochent aux gens, et leur racontent leurs souffrances ou déclament leurs 5 vers. J'ai toujours écouté avec une patience vraiment chrétienne toutes les misères de ce genre sans trahir par la plus petite grimace le profond ennui de mon âme. Tel qu'un Bramin pénitent qui livre son corps à la vermine pour que ces créatures de Dieu fassent aussi curée, j'ai souvent prêté le flanc des jours entiers aux plus implacables insectes humains; j'écoutais avec calme, et mes 10 soupirs intérieurs n'étaient entendus que de LUI, qui récompense la vertu.

Et puis la prudence pratique nous recommande aussi d'être honnête et de ne point garder un silence offensant, ni de rien répondre de fâcheux, quand, par aventure, un spongieux conseiller de commerce ou un sec débitant de fromage s'attache à nous et commence une conversation généralement européenne par 15 ces mots: — Nous avons aujourd'hui une belle température. On ne peut savoir où l'on se retrouvera avec un semblable Philistin, et il peut nous faire payer bien cher de ne lui avoir pas répondu poliment: — La température est fort belle. Il peut même arriver, cher lecteur, que tu viennes à t'asseoir à table d'hôte, à Cassel, à la gauche dudit Philistin, et qu'il ait justement devant 20 lui et serve avec une amabilité charmante le plat de carpes au brun. Qu'il conserve une vieille dent contre toi, et l'assiette fera le tour de la table sans qu'il t'arrive le plus petit reste de queue: car, hélas! tu es justement le treizième à la table, ce qui est toujours inquiétant lorsque tu es à gauche du découpeur, et qu'on commence à servir par la droite. Et ne pas avoir de carpe est un grand 25 malheur, peut-être le plus grand après celui d'être condamné à perdre la cocarde prussienne. Le Philistin qui te joue ce tour se moque de toi par-dessus le marché, et t'offre les lauriers qui restent, nageant dans la sauce noire: hélas! à quoi servent les lauriers, quand il ne s'y joint point de carpe! Et le Philistin cligne de l'œil, ricane et murmure entre ses dents: — Il fait aujourd'hui une belle 30 température.

Hélas, pauvre âme! il peut encore arriver que tu sois couchée au cimetière

auprès du même Philistin, et qu'au jour du jugement, quand tu entendras retentir le grand trombone, tu dises à ce voisin: — Mon cher ami, donnez-moi la main, je vous prie, pour que je puisse me relever, car ma jambe gauche est engourdie par cette damnée de position que nous gardons depuis si longtemps! Alors tu vois tout d'un coup le fameux ricanement du Philistin, et tu entends sa voix goguenarde dire: — Il fait aujourd'hui une belle température.

II

— Il fait aujourd'hui une belle température!

10 Que n'as-tu, cher lecteur, entendu le ton, l'incomparable fausset de basse dont furent dites ces paroles! que n'as-tu vu le parleur lui-même, cette face archi-prosaïque, ces petits yeux subtilement sots, ce nez retroussé, finement investigateur! tu aurais reconnu sur-le-champ que cette fleur n'était pas le produit
15 où l'on parle le berlinois beaucoup mieux encore qu'à Berlin même.

Je suis l'homme le plus poli du monde, j'aime les carpes au brun, je crois quelquefois à la résurrection, et je répondis: — En effet, la température est très-belle.

Quand l'enfant de la Sprée eut canardé de la sorte, il m'entreprit vivement, et
20 je ne pus me délivrer de ses questions et des réponses qu'il y faisait le premier, et surtout de ses parallèles entre Berlin et Munich, la nouvelle Athènes, à laquelle il ne laissa pas un cheveu sur la tête.

Sans doute, qu'on nomme Munich une nouvelle Athènes, cela est, entre nous, passablement ridicule, et j'ai beaucoup de mal quand il me faut la défendre sous
25 ce rapport. C'est ce que j'ai vivement éprouvé dans le dialogue avec le Philistin berlinois, lequel fut assez impoli, encore qu'il eût discoursu avec moi depuis quelque temps, pour ne trouver aucun sel attique dans la nouvelle Athènes.

— Il n'y en a qu'à Berlin, cria-t-il assez haut. Là seulement vous trouverez l'esprit et l'ironie. Il y a bien ici de la bière blanche, mais véritablement aucune
30 ironie.

— Nous n'avons pas d'ironie, nous cria Nannerl, la svelte sommelière, qui passait alors en courant; mais vous pouvez demander ici toute autre espèce de bière.

J'eus grand regret que Nannerl eût pris l'ironie pour une bière particulière,
35 peut-être pour la meilleure de Stettin, et afin qu'elle ne s'exposât plus désormais à une pareille méprise, je commençai à l'endoctriner ainsi: — Belle Nannerl,

l'ironie n'est point une bière, mais une invention des Berlinoïses, les gens les plus avisés du monde, qui étaient fort contrits d'être nés trop tard pour pouvoir inventer la poudre: ils cherchèrent donc à se faire une invention aussi importante, fort utile à ceux-là même qui n'ont pas inventé la poudre. Autrefois, ma chère enfant, quand quelqu'un avait fait ou dit une sottise, qu'y pouvait-on? Ce qui était fait était fait, et l'on disait: — Cet homme est un stupide animal. C'était désagréable. A Berlin, où l'on est fort sensé et où l'on fait néanmoins le plus de sottises, on sentait grandement ce désagrément. Le ministre de l'instruction publique essaya d'y remédier par des mesures sérieuses: il ordonna que les grosses sottises pussent seules être imprimées. Les petites ne sont per- 10 mises que dans la conversation, permission qui n'a été accordée qu'aux professeurs et aux fonctionnaires élevés. Les petites gens ne doivent émettre leurs sottises qu'en secret. Malheureusement toutes ces précautions ne servirent à rien. Les sottises comprimées se firent jour avec d'autant plus de force dans les occasions extraordinaires, elles furent même secrètement protégées d'en haut, 15 et surgirent publiquement d'en bas. L'embarras était grand, quand enfin fut trouvé un moyen rétroactif par lequel on peut défaire toute sottise ou même la transformer en chose raisonnable. Ce moyen est tout simple, et consiste à déclarer qu'on n'a fait ou dit la sottise en question que par ironie. Ainsi, ma chère enfant, tout avance dans ce monde; la sottise devient ironie; la flagorne- 20 rie manquée, satire; la lourdeur naturelle, persiflage adroit; la folie réelle, verve comique; l'ignorance, esprit brillant; et tu finiras toi-même par devenir l'Aspasie de la nouvelle Athènes.

J'en aurais bien dit davantage si la belle Nannerl, que je retenais par son tablier, ne se fût violemment dégagée quand elle entendit un orage de voix qui 25 demandaient de toutes parts de la bière. Quant au Berlinoïse, il avait l'air de l'ironie, même en considérant avec quel enthousiasme furent reçus les grands pots écumants; et, désignant un groupe de buveurs qui savouraient de tout leur cœur le nectar de houblon, sur l'excellence duquel ils se disputaient, il dit en ricanant: — Et ce sont là vos Athéniens! 30

Les remarques que cet homme lâcha tout d'une file me firent naturellement peine, vu que j'ai un grand faible pour notre nouvelle Athènes. Je m'efforçai en conséquence de faire comprendre au pétulant censeur que l'idée de nous poser en nouvelle Athènes nous était venue seulement depuis peu; que nous n'étions que de jeunes commençants, et que nos grands esprits, voire notre 35 public poli, n'étaient pas encore bien établis à se laisser voir de près. Tout est encore au berceau, et nous sommes loin d'être complets. — Nous n'avons, mon cher ami, ajoutai-je, guère que les emplois inférieurs qui soient remplis, et il ne vous est pas échappé que les hiboux, par exemple, les sycophantes et les

Phrynés ne nous manquaient pas. Mais il n'y a disette que pour les premiers rôles, au point qu'un seul individu est souvent obligé d'en jouer plusieurs à la fois. Ainsi notre poète, qui chante le tendre amour grec des jeunes garçons, s'est vu forcé de se charger également de l'insolence d'Aristophane; mais il
 5 peut tout faire, il a tout ce qu'il faut à un grand poète, à l'exception peut-être de l'imagination et de l'esprit, et, s'il avait beaucoup d'argent, ce serait un homme riche. Ce qui nous manque en quantité, nous le compensons par la qualité. Nous n'avons qu'un grand sculpteur, mais c'est M. Le Lion. Nous n'avons qu'un grand orateur, mais je suis convaincu que Démosthène ne pouvait pas ton-
 10 ner aussi bien que lui sur l'impôt de la drèche dans l'Attique. Si nous n'avons pas encore empoisonné de Socrate, ce n'est vraiment pas le poison qui nous a manqué. Et si nous ne possédons pas encore un Démos, une population entière de démagogues, nous pouvons cependant vous offrir un exemplaire de luxe de cette espèce, un démagogue qui vaut à lui seul tout un Démos, une
 15 troupe complète de grands bavards, de gobe-mouches, de poltrons et autres semblables va-nus-pieds, et, tenez, vous le voyez en personne!

Je ne puis résister à la tentation de donner un signalement plus détaillé du personnage qui se présentait à nous en ce moment. Je laisse à d'autres à décider si sa tête a quelque chose d'humain, et si elle est en conséquence fondée en
 20 droit à le donner pour un homme. Moi je tiendrais cette tête pour celle d'un singe, et c'est par courtoisie seulement que je la prends pour humaine. Son accoutrement consistait en un bonnet de drap dont la forme ressemblait à l'armet de Membrin, juché sur de raides cheveux noirs qui pendaient par der-
 25 rière et se séparaient par une raie enfantine sur le devant. Sur la face de cette tête, qui se donnait pour une figure, la déesse de la trivialité avait imprimé son cachet, et si fort, que le nez qui s'y trouvait en était presque écrasé; les yeux baissés semblaient tout affligés de chercher inutilement ce nez.

Son habillement était un pourpoint teutonique, modifié à la vérité selon les exigences impérieuses de la civilisation de l'Europe moderne, mais dont la
 30 coupe rappelait toujours celui qu'Arminius a porté dans la forêt de Teutobourg, et dont la forme originelle s'est conservée dans une association patriotique de tailleurs, par tradition aussi secrète que l'architecture gothique se conserva au milieu d'une confrérie mystique de maçons. Un chiffon blanc qui jurait avec
 35 un cou nu et grisâtre, recouvrait le collet de cet habit patriotique. De longues mains sales pendaient de ses manches; au milieu descendait un long corps, sous lequel flageolaient deux petites jambes... Ce personnage faisait, à en mourir, une parodie de l'Apollon du Belvédère.

— Et c'est là le démagogue de la nouvelle Athènes? demanda avec un rire sardonique le Berlinoïse. Eh, bon Dieu! c'est un compatriote à moi. J'en crois

à peine mes yeux corporels... C'est justement celui qui..., non!... Est-il possible!

— Oui, Berlinois aveuglés, repris-je avec quelque chaleur, vous méconnaissiez vos génies indigènes, et lapidez vos prophètes. Nous, au contraire, nous savons tout utiliser.

— Et à quel usage employez-vous ce malheureux insecte?

— On peut l'employer partout où il faut sauter, ramper, de la sensibilité, un grand appétit, de la piété, beaucoup de vieil allemand, peu de latin et pas de grec. Il saute réellement très-bien sur une barre, fait des sommaires de tous les sauts imaginables, et des catalogues de toutes les variantes des poésies en vieux idiomes tudesques. Et puis, il représente l'amour de la patrie sans être le moins du monde dangereux; car on sait très-bien qu'après s'être trouvé par hasard au milieu des démagogues teutomanes, il s'en est retiré à temps, quand leur cause offrit quelques risques, et cessa ainsi de s'accorder avec les sentiments chrétiens de son tendre cœur. Mais depuis que le danger a disparu, que les martyrs ont souffert pour leur opinion, que presque tous y ont renoncé spontanément, et que même nos barbiers les plus chauds ont quitté leurs pourpoints teutoniques, de ce moment même a commencé l'ère prospère de notre prudent sauveur de la patrie. Lui seul a conservé le costume des démagogues teutomanes et les locutions qui en font partie; il vante encore Arminius le Chérusque et madame Thusnelda, son épouse, comme s'il était leur blond descendant. Il nourrit toujours une haine patriotique germanique contre la Babylone française, contre l'invention du savon, contre la grammaire grecque païenne de Thiersch, contre Quintilius Varus, contre les gants, et contre tous les hommes qui ont un nez décent. Il se présente ainsi, monument ambulante d'un temps évanoui, et, comme le dernier Mohican, lui aussi est resté seul de toute une horde sauvage et saugrenue, lui, le dernier démagogue teutomane. Vous voyez donc que, dans la nouvelle Athènes, qui manque encore tout à fait de démagogues, nous pouvons employer cet homme. Nous avons en lui un fort bon démagogue, qui en même temps est si doux, qu'il lèche tout ce qu'on lui donne, et comme il est unique dans son espèce, nous aurons encore plus tard, quand il sera crevé, l'avantage spécial de le faire empailler et de pouvoir le conserver à la postérité comme le dernier démagogue, avec sa peau et ses cheveux. Gardez-vous pourtant, je vous prie, d'en rien dire au professeur Lichtenstein, de Berlin; car celui-ci le ferait réclamer pour le musée zoologique de cette ville, ce qui pourrait occasionner une guerre entre la Prusse et la Bavière, vu que nous ne voulons en aucun cas le livrer. Déjà les Anglais l'ont estimé, et en ont offert sept mille sept cent septante-sept guinées; déjà les Autrichiens ont voulu l'échanger contre la girafe; mais notre ministère a répondu que le dernier démagogue est sans

prix, et qu'il fera un jour l'orgueil de notre cabinet d'histoire naturelle, ainsi que l'ornement de notre ville.

Le Berlinois paraissait m'écouter avec quelque distraction. Des objets plus beaux avaient captivé son attention, et il me coupa tout à coup la parole en ces termes : — Mille pardons si je vous interromps ; mais dites-moi donc au moins ce que c'est que ce chien qui court là-bas ?

— C'est un autre chien.

— Ah ! vous ne comprenez pas. Je parle de ce grand chien à soies blanches et sans queue.

10 — Mon cher monsieur, c'est le chien du nouvel Alcibiade.

— Mais, reprit le Berlinois, pourriez-vous me dire où est ce nouvel Alcibiade ?

— Entre nous, répondis-je, la place est encore vacante dans la nouvelle Athènes, et nous n'avons pour le moment que le chien.

III

15 Le lieu où se tenait cet entretien s'appelle Bogenhausen, ou Neubourghausen, ou villa Hompesch, ou jardin de Montgelas, ou le Schlœssel. On n'a même pas besoin de le nommer quand on s'y veut faire conduire de Munich : le cocher vous comprend tout de suite à un certain clignement d'œil altéré, à un certain mouvement de tête de bienheureux, ou à d'autres grimaces indicatrices. Mille mots
20 sont à la disposition de l'Arabe pour exprimer le sabre, du Français pour l'amour, de l'Anglais pour la pendaison, de l'Allemand pour boire, et du nouvel Athénien pour désigner les lieux où il boit. La bière est réellement fort bonne en cet endroit ; on n'en boit pas de meilleure au prytanée, vulgairement nommé Bockkeller. Elle a un goût parfait, principalement sur cette terrasse à escalier où
25 l'on a devant les yeux les Alpes du Tyrol. J'allais souvent m'y établir l'hiver dernier ; et je contemplais ces montagnes neigeuses, étincelantes sous la lumière du soleil, et qui semblaient coulées en argent pur.

L'hiver régnait alors aussi dans mon âme : les pensées et les sentiments étaient comme étouffés sous la neige, la vie inspiratrice était desséchée et morte en moi ;
30 ajoutez la déplorable politique, les regrets que m'arrachait la mort d'une ravissante créature, un vieux levain de chagrin et le rhume. Et puis, je buvais beaucoup de bière, parce qu'on m'assurait que cela rendait le sang léger. Pourtant la meilleure bière attique ne pouvait me réussir, à moi qui m'étais auparavant habitué au porter en Angleterre.

35 Enfin vint le jour où tout changea. Le soleil perça les nuages du ciel, et

abreuva la terre, ce vieil enfant, du lait de ses rayons. Les montagnes frémirent de plaisir, et leurs larmes de neige coulèrent en abondance, les croûtes de glace des lacs craquèrent et se fendirent, la terre ouvrit ses yeux bleus, de son sein s'élançèrent les fleurs amoureuses et les forêts sonores, palais verdoyants des rossignols; toute la nature sourit, et ce sourire s'appelait le printemps. Alors 5 commença aussi en moi un nouveau printemps, de nouvelles fleurs jaillirent de mon cœur, des sentiments de liberté, semblables à des roses, puis des désirs tendres comme de jeunes violettes, sans doute aussi dans le nombre mainte ortie inutile. L'espérance étendit de nouveau sa riante verdure sur les tombes de mes désirs éteints, les mélodies de la poésie revinrent, comme des oiseaux voyageurs 10 qui ont passé l'hiver dans la chaleur du midi, et retournent visiter leur nid abandonné dans le nord, et ce cœur du nord délaissé résonna, et s'épanouit encore comme autrefois; seulement, j'ignore comment cela se fit. Est-ce un soleil blond ou brun qui a réveillé le printemps dans mon cœur, qui par ses baisers a réchauffé dans ce cœur les fleurs engourdies, et par son sourire a rendu la voix aux rossi- 15 gnols? Était-ce la nature elle-même qui venait chercher son écho dans mon sein, et s'y mirer avec son nouvel éclat printanier? Je ne sais; mais je crois que ce fut sur la terrasse, à Bogenhausen, en présence des Alpes tyroliennes, que mon cœur fut fasciné par ce nouvel enchantement. Quand j'étais assis là avec mes pensées, il me semblait souvent voir une belle jeune figure regarder du haut de 20 ces Alpes, et je désirais avoir des ailes pour l'aller trouver dans le pays de sa résidence, l'Italie. Je me sentais souvent aussi caressé par les parfums des citronniers et des orangers qui descendaient en nuages des montagnes, avec leurs séductions et leurs promesses, pour m'attirer en Italie. Un soir, même, dans l'or du crépuscule, je le vis bien distinctement sur la cime d'une montagne, le 25 jeune dieu du printemps. Des fleurs et des lauriers couronnaient sa tête radieuse, et l'œil riant et la bouche épanouie il me dit: — Je t'aime; viens à moi en Italie.

IV

Mes yeux pouvaient donc bien étinceler de quelque flamme langoureuse quand, dans le désespoir où m'avait jeté mon interminable conversation avec le 30 Berlinois, mon regard s'élançait vers les belles montagnes du Tyrol, et que je soupirais profondément. Mais mon Philistin berlinois ne vit dans ce regard et dans ce soupir qu'une nouvelle ressource de conversation; alors, soupirant de compagnie: — Ah! oui, je voudrais bien aussi, moi, être à Constantinople! Ah! voir Constantinople fut toujours l'unique vœu de ma vie! Et maintenant, 35

hélas! les Russes y sont certainement déjà entrés, à Constantinople... Avez-vous vu Saint-Pétersbourg? Je répondis que non, et le priai de m'en dire quelque chose; mais ce n'était pas lui qui y était allé l'été dernier, c'était M. son beau-frère, le conseiller de justice, et il paraît que ce doit être une ville
 5 unique. — Avez-vous vu Copenhague? Comme j'eus encore répondu négativement à cette question, et demandé une description de la ville, il se mit à sourire d'un air bien fin, balança avec satisfaction sa tête çà et là, et m'assura sur l'honneur que je ne pouvais m'en faire une idée si je n'y avais été moi-même. — Ceci, répliquai-je, ne peut se faire encore pour le moment. Je veux entreprendre un
 10 autre voyage dont j'ai fait le projet ce printemps: je vais partir pour l'Italie.

En entendant ces mots, mon homme sauta tout à coup de dessus son siège, pirouetta trois fois sur le même pied, et fredonna: — Tirily! tirily! tirily!

Ce fut pour moi le dernier coup d'aiguillon. — Je pars demain, me dis-je sur-le-champ. Je ne veux plus tarder; il me faut voir aussitôt que possible le
 15 pays qui peut jeter le Philistin le plus sec dans une telle extase, qu'à entendre ce nom, il se met à chanter comme une caille. Pendant que je m'occupais chez moi à faire mes malles, le ton de ce tirily me résonnait incessamment dans l'oreille, et mon frère, Maximilien Heine, qui m'accompagna le lendemain jusqu'à la frontière, ne pouvait comprendre pourquoi de toute la journée je
 20 ne pus dire un mot de sens commun, tandis que je ne cessais de tirilyser.

V

Tirily! tirily! je vis, je sens la douce souffrance de l'existence, je sens toutes les joies et toutes les peines du monde, je souffre pour le salut de tout le genre humain, j'expie ses péchés, mais j'en jouis aussi.

25 Et ce n'est pas seulement avec les hommes, c'est encore avec les plantes que mes sentiments sont sympathiques; celles-ci me racontent, avec leurs mille langues vertes, les plus charmantes histoires. Elles savent que je n'ai pas un orgueil d'homme, et que j'ai autant de plaisir à parler avec les humbles fleurs des prairies qu'avec les sapins les plus élevés. Hélas! je ne sais que trop ce qu'il
 30 en est de ces superbes sapins! Ils s'élancent du fond de la vallée jusqu'aux nuages, et dépassent presque les cimes des granits les plus hardis: mais combien dure toute cette grandeur? Tout au plus quelques misérables siècles, après quoi ils tombent accablés de vieillesse et n'ont plus qu'à pourrir sur le sol. Puis, pendant la nuit, les hiboux sortent silencieusement de leurs crevasses, et
 35 viennent ajouter l'insulte au malheur: — Voyez! sapins qui étiez si forts, vous

avez cru pouvoir vous mesurer avec les montagnes, et maintenant vous voilà gisant brisés dans le vallon, et les montagnes sont toujours debout et immobiles.

Un aigle perché sur sa chère roche solitaire, et qui entend une si dure raillerie, doit faire de poignantes réflexions. Il pense au sort qui l'attend lui-même. Il ne 5 sait pas non plus, lui, dans quelle profondeur, il sera jeté un jour. Mais les étoiles lui envoient des scintillements si rassurants, les eaux des bois roulent des murmures si consolateurs, et la fière harmonie de son âme, à lui, couvre si puissamment la voix des pensées timides, qu'il oublie bientôt celles-ci. Que le soleil vienne à paraître, et il se retrouvera comme toujours; il planera vers son 10 astre, et quand il sera assez haut, il lui chantera ses joies et ses douleurs. Les animaux ses compagnons, surtout les hommes, croient que l'aigle ne peut chanter, et ils ne savent pas qu'il ne chante que lorsqu'il est hors de leur portée, et qu'il a trop d'orgueil pour vouloir être entendu d'un autre que le soleil. Et il a raison: il pourrait prendre ici-bas fantaisie à quelqu'un de la race emplumée, 15 de rendre compte de son chant. Je sais moi-même par expérience ce que disent de pareilles critiques: la poule se dresse sur une patte et caquète que le chanteur n'a pas d'âme; le dindon glousse que le véritable sérieux lui manque; la colombe roucoule qu'il ne connaît pas l'amour intime; l'oise barbote qu'il n'est pas assez savant; le chapon crie de sa voix aigre qu'il est trop sensuel; le roitelet l'accuse 20 de manquer totalement de croyance; le passereau siffle qu'il n'est pas assez fécond; les huppés, les pies, les linottes, tout cela gazouille, gémit et grasseye... Le rossignol seul ne mêle point sa voix à ces critiques: indifférent pour le reste du monde, son unique pensée, son unique chant est pour la rose purpurine; il l'entoure de son vol amoureux, il se précipite enflammé au milieu des épines 25 chéries, et il saigne et il chante.

VI

.....
A midi sonnait j'entrais à Innsbrück.

Innsbrück est en elle-même une ville mal habitable et assez niaise. Peut- 30 être a-t-elle l'air plus spirituel et plus agréable en hiver quand les hautes montagnes qui l'enferment sont couvertes de neige, que les avalanches grondent, et que la glace craque et étincelle de toutes parts.

Je trouvais ces montagnes la tête ceinte de nuages comme de turbans grisâ- 35 tres. On voit là le rocher de Saint-Martin, théâtre de la plus belle légende im-

périale, comme généralement le souvenir du chevaleresque Maximilien fleurit et retentit encore plein de vie par tout le Tyrol.

Dans l'église de la cour sont les statues tant vantées des princes et princesses de la maison d'Autriche et de leurs aïeux, parmi lesquels s'en trouvent plusieurs
 5 qui sont encore à comprendre comment a pu leur arriver cet honneur. Elles sont au-dessus de la grandeur naturelle, coulées en fer, et rangées autour du tombeau de Maximilien. Mais comme l'église est petite et la toiture peu élevée, on croit voir de noires figures de cire dans une baraque de foire. On lit sur le piédestal de quelques-unes le nom des augustes personnages qu'elles
 10 représentent. Pendant que je considérais ces statues, survinrent des Anglais : un homme maigre, à face ébahie, les pouces accrochés aux emmanchures de son gilet blanc, et, entre les dents, son *Guide des Voyageurs*; derrière lui, sa longue compagne, dame dans la fleur de sa décadence, mais encore suffisamment épaisse; derrière elle, une figure rouge de porter sur un collet blanc de
 15 poudre, marchant raide dans un habit dito, et les bras de bois entièrement chargés des gants de milady, de ses fleurs des Alpes, et de son carlin.

Ce trèfle monta en file jusqu'à la partie supérieure de l'église, et le fils d'Albion expliqua à sa compagne les statues, c'est-à-dire qu'il lut dans son *Guide des Voyageurs* ainsi qu'il suit : — « La première statue est celle du roi Clovis
 20 de France, l'autre celle du roi Arthur d'Angleterre, la troisième de Rodolphe de Habsbourg, etc. » Mais comme le pauvre Anglais avait commencé sa revue par en haut, et non d'en bas, comme le supposait le *Guide des Voyageurs*, il tomba dans des quiproquos des plus amusants, et qui devenaient plus comiques encore quand il arrivait à une statue de femme, qu'il prenait pour un
 25 homme, et vice versa; de sorte qu'il ne comprenait point pourquoi Rodolphe de Habsbourg était représenté en jupes, tandis que l'impératrice Marie avait des culottes de fer et une barbe un peu longue. Moi, qui prête volontiers l'assistance de mon savoir, je remarquai en passant que c'était probablement une exigence du costume d'alors, ou bien que les augustes personnages avaient
 30 peut-être expressément demandé qu'on les coulât de la sorte, et pas autrement; qu'ainsi, il pourrait prendre envie à l'empereur actuel de se faire représenter avec des paniers, ou même au maillot... Qui pourrait y trouver à redire?

Le carlin poussait des aboiements critiques, le laquais ouvrait de grands yeux, le maître se frottait le nez, et milady disait : — *A fine exhibition, very fine*
 35 *indeed.*

VII

Brixen fut la seconde ville un peu grande du Tyrol dans laquelle j'entrai. Elle est située dans une vallée, et quand j'arrivai elle était couverte de vapeur et des ombres du soir. Au milieu de ce calme du crépuscule vibrail le tintement mélancolique des cloches, les troupeaux de moutons trottaient vers leurs étables, les hommes vers les églises; partout une odeur désagréable de saints fort laids et de foin sec. 5

— Les jésuites sont à Brixen, m'avait dit naguère l'Hesperus. Je les cherchai tout autour de moi dans les rues, mais je ne vis personne qui ressemblât à un jésuite, si ce n'est peut-être ce gros homme à tricorne ecclésiastique, avec un habit noir de coupe cléricale, vieux et râpé, qui contrastait d'autant plus avec ses culottes noires neuves et brillantes. 10

Ce ne peut être un jésuite, me dis-je enfin, car je me suis toujours figuré les jésuites un peu maigres. Et puis, y a-t-il encore réellement des jésuites? Je crois souvent que leur existence n'est qu'une chimère, que c'est la peur que nous avons d'eux qui nous revient dans le cerveau, longtemps après que le danger est passé, et tout cet emportement contre les jésuites me rappelle alors ces gens qui vont par les rues avec un parapluie ouvert longtemps après qu'il a cessé de pleuvoir. Oui, il me semble parfois que le diable, la noblesse et les jésuites n'existent qu'autant qu'on y croit. Quant au diable, c'est chose certaine, puisque les croyants sont les seuls qui l'aient vu jusqu'à présent. Pour ce qui est de la noblesse, nous éprouverons dans quelque temps que la bonne société ne sera plus la bonne société, du moment où le brave bourgeois n'aura plus la bonté de la tenir pour la bonne société. Mais les jésuites? Nous avons du moins cela de gagné qu'ils n'ont plus leurs vieilles culottes! Les anciens jésuites sont dans la tombe avec leurs vieilles culottes, leurs ambitions, leurs plans universels, leurs discussions, leurs distinctions, leurs restrictions et leurs poisons, et ce que nous voyons se couler par le monde avec des culottes neuves et lustrées, est moins leur esprit que leur spectre, spectre absurde et imbécile, qui prend chaque jour à tâche de nous prouver par sa parole et par ses actions combien peu il est à craindre. Et, en vérité, il nous rappelle l'histoire d'un revenant de cette espèce dans la forêt de Thuringe, lequel délivrait de toute frayeur les gens qui avaient peur de lui, en leur ôtant fort poliment sa tête de dessus ses épaules pour leur montrer qu'il était tout à fait creux et vide en dedans. 20 25 30 35

Je ne puis m'empêcher de raconter comment je trouvai l'occasion d'observer de plus près le gros homme aux culottes neuves et brillantes, et de me convaincre

que ce n'était pas un jésuite, mais une tête ordinaire du bétail de Dieu. C'est dans la salle à manger de mon auberge que je le rencontrai venant souper en compagnie d'un homme long et maigre qu'on appelait excellence, et qui ressemblait tellement à ce vieux gentilhomme célibataire dont Shakspeare nous
 5 a donné le portrait, qu'on eût dit que la nature avait commis un plagiat. Tous deux assaisonnaient leur repas en importunant la servante, charmante fille en vérité, de leurs caresses, qui paraissaient ne pas la dégoûter médiocrement, au point qu'elle se dégagea avec effort pendant que l'un lui tapotait sur les reins et que l'autre voulait l'embrasser. Ils vidèrent alors leur sac d'obscénités les
 10 plus grossières, auxquelles ils savaient bien que la pauvre fille ne pouvait échapper, obligée qu'elle était de rester dans la salle pour me servir, moi et les autres convives. Pourtant, quand cette inconvenance devint intolérable, elle planta tout là, se sauva, et revint, quelques minutes après, portant sur un bras un jeune enfant qu'elle garda pendant tout le temps, quoiqu'elle en fût fort
 15 gênée pour son service. Nos deux compagnons ne se permirent plus alors rien contre la pudeur de la jeune fille, qui les servit sans rancune, mais avec un rare sérieux. Leur conversation prit une autre direction. Tous deux revinrent à l'éternel radotage de la grande conjuration contre l'autel et le trône, tombèrent d'accord sur la nécessité de mesures rigoureuses, et se serrèrent plus d'une fois
 20 la main en signe de sainte alliance.

VIII

Les ouvrages de Joseph de Hormayr sont indispensables pour l'étude de l'histoire du Tyrol : ils sont même encore, pour celle de nos jours, la meilleure et peut-être l'unique source.

25 La Guerre des paysans tyroliens en 1809, par Bartholdy, est un livre bien et spirituellement écrit, et si l'on y trouve des défauts, ils résultent nécessairement de ce que l'auteur, par suite de la noble faiblesse propre aux gens de cœur, avait pour le parti vaincu une prédilection particulière, et que la fumée de la poudre enveloppait encore les événements au moment où il les a décrits.

30 Beaucoup de faits mémorables de ces temps n'ont pas été recueillis et ne vivent que dans la mémoire du peuple, qui n'en parle guère aujourd'hui avec plaisir, parce qu'ils lui rappellent le souvenir de mainte espérance déçue. Les pauvres Tyroliens ont dû faire aussi toutes sortes d'expériences, et quand on leur demande s'ils ont obtenu, en récompense de leur fidélité, tout ce qu'on leur
 35 avait promis aux jours du danger, ils haussent avec bonhomie les épaules, et